

LA « RÉVOLUTION DANS LES AFFAIRES MILITAIRES » : PARADIGMES STRATÉGIQUES, LIMITES ET ILLUSIONS (*)

PAR

PHILIPPE BRAILLARD (**)

ET

GIANLUCA MASPOLI (***)

Aux Etats-Unis, le secteur militaire et de la défense est aujourd'hui l'objet d'une intense effervescence dont l'objectif est la réforme aussi bien du Département de la Défense (DoD) que des doctrines et des structures des forces armées américaines (1). Cette tendance, qui s'est dessinée surtout à partir du milieu des années 1990, repose sur le présupposé selon lequel une « Révolution dans les Affaires Militaires » (RMA) (2), fondée sur les progrès technologiques en matière d'information et communication (3), est en train de transformer radicalement la nature de la guerre.

Le concept de RMA n'a pas manqué de soulever une certaine polémique dans le cercle des spécialistes des questions militaires : ainsi, à côté des partisans de la RMA, certaines voix critiques se sont élevées pour exprimer des doutes quant à l'ampleur de cette révolution et à la capacité des nouvelles technologies à transformer la nature de la guerre (4). Ces désaccords sont à l'origine d'un débat sur la RMA qui, malgré sa richesse en terme de littérature, reste fortement tronqué pour plusieurs raisons : premièrement, la réflexion se déroule presque exclusivement à l'intérieur du cercle des spécialistes des questions militaires, dont un grand nombre est membre de l'institution militaire ou pour le moins appartient à des centres de recherche proches de l'armée ou des milieux gouvernementaux ; deuxièmement, le débat sur la RMA est en grande partie un débat américain, ce qui a pour conséquence que la plupart des analyses sont centrées sur la politique étran-

(*) Une version provisoire de cet article a été présentée à la session de workshops de l'ECPR à Grenoble en avril 2001.

(**) Professeur à la Faculté des Sciences économiques et sociales de Genève et directeur de l'Institut européen de l'Université de Genève

(***) Assistant diplômé à l'Université de Genève.

(1) *Quadriennial Defense Report 1997* : <http://www.defenselink.mil/pubs/qdr/> ; *Joint Vision 2020* : <http://www.dtic.mil/jv2020/jv2020.pdf>.

(2) Ou *Revolution in Military Affairs* : dans cet article, nous utilisons l'acronyme anglais.

(3) Joseph S. Jr. NYE/William A. OWEN, « America's Information Edge », *Foreign Affairs*, vol. 75, n° 2, 1996, p. 23.

(4) Lawrence FREEDMAN, « The Revolution in Strategic Affairs », *Adelphi paper*, n° 318, 1998.

gère et de défense américaine ; troisièmement, le débat se limite essentiellement à des questions stratégique-militaires comme la disparition de la « *friction* » et du « *brouillard* » clausewitziens (5), le rôle de la géographie à l'ère de l'information (6) ou encore la réforme des forces armées (7), et néglige largement la réflexion sur les courants théoriques dans la pensée stratégique.

L'objectif de cette étude est de contribuer à l'instauration d'un vrai débat, en apportant un éclairage plus théorique et critique sur la RMA. Plus exactement, notre intention est de mettre en évidence ses présupposés théoriques et de voir leurs implications dans l'analyse et la compréhension de ce phénomène. Le point de départ de notre réflexion est la problématique de l'impact du développement technologique sur la stratégie et la guerre : la technologie peut-elle changer la nature de la guerre ? L'idéal d'une guerre propre est-il réalisable ? Quelles sont les possibles conséquences du progrès technologique ? Ces questions sont au cœur de la pensée stratégique et les réponses qu'on peut y apporter varient en fonction du courant théorique auquel on se rattache ou dont on s'inspire. Comme la réflexion sur la RMA contemporaine fait amplement abstraction de cette pluralité de cadres théoriques, il semble utile et nécessaire de chercher ici à reconstruire cette réflexion à la lumière de ces perspectives théoriques générales.

À ce sujet, nous avançons la thèse que la RMA véhicule une vision partielle et trompeuse des guerres du futur, cela, en raison des présupposés théoriques sur lesquels elle se fonde. En effet, la RMA peut être rattachée à un paradigme qui conçoit la stratégie comme une science autonome qui a ses propres lois ou principes, et qui est séparée des autres domaines, dont notamment, la politique. Partant de cette thèse, notre analyse se découpe en deux parties : une première, où nous distinguons deux types de paradigme stratégique (paradigmes scientifico-rationnel et historique), afin d'éclairer la RMA dans une perspective plus théorique et de mettre en évidence ses caractéristiques marquantes ; une seconde, quant à elle consacrée à une analyse critique des limites et des illusions de la RMA.

PARADIGMES STRATÉGIQUES ET RMA

Nous définissons le paradigme stratégique (8) comme une conception spécifique de la théorie stratégique déduite d'une vision générale de la guerre.

(5) Barry D. WATTS, « Clausewitzian Friction and Future War », *McNair Papers*, Institute for National Strategic Studies, National Defence University, Washington DC, octobre 1996.

(6) Martin C. LIBICKI, « The Emerging Primacy of Information », *Orbis*, vol. 40, n° 2, printemps 1996, pp. 261-276.

(7) James E. BLAKER, « Understanding The Revolution in Military Affairs : a Guide to America's 21st Century Defence », *Defence Working Paper*, n° 3, janvier 1997, Progressive Policy Institute (<http://www.dleppi.org/>).

(8) Nous employons le concept de paradigme de Thomas Kuhn uniquement dans son sens métaphysique. Cf. à ce sujet, Margaret MASTERMAN, « The Nature of Paradigm », in Imre LAKATOS / Alan MUSGRAVE (dir.), *Criticism and the Growth of Knowledge. Proceeding of the International Colloquium in Philosophy of Science*, Cambridge University Press, Londres, 1965, Cambridge, 1970, vol. 4., pp. 61-91.

Deux paradigmes dans la pensée stratégique

Il est à notre avis possible de distinguer deux paradigmes stratégiques profondément différents : l'un, scientifico-rationnel, et l'autre, historique. Dans le premier paradigme, la guerre est conçue comme étant déterminée par des facteurs constants sur lesquels il est possible de développer une théorie stratégique universelle et indépendante des spécificités de chaque conflit. Dans le second, la guerre est considérée comme un phénomène profondément socio-politique dont la compréhension ne peut pas être ramenée à des lois générales : étant donné la complexité et la diversité de la guerre, la connaissance de cette dernière ne peut être fondée que sur l'étude de sa singularité historique. De manière synthétique, les différences entre ces deux paradigmes peuvent être réduites à trois caractéristiques principales :

Paradigme stratégique scientifico-rationnel	Paradigme stratégique historique
<ol style="list-style-type: none"> 1. Focalisation sur un seul aspect permettant de définir la stratégie comme une sphère spécifique ayant ses propres lois. 2. Maîtrise rationnelle et complète de la force armée, qui permet d'atteindre la victoire tout en limitant l'intensité de la guerre. 3. La théorie est synonyme de doctrine; elle a donc une utilité pratique et est plus centrée sur les niveaux opérationnel et tactique. 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Impossibilité d'isoler une variable ou une dimension déterminante de la guerre. 2. Grande attention pour l'incertitude, c'est-à-dire l'incapacité de contrôler complètement tout aspect de la guerre. 3. La théorie n'est pas l'équivalent de la doctrine; elle est un instrument heuristique nécessaire pour étudier la guerre, mais elle n'a pas une valeur pratique directe.

S'inscrivent dans l'analyse du paradigme scientifico-rationnel, les théories de Raimondo Montecuccoli (1609-1680), d'Henry Lloyds (1720-1783) et, en particulier, d'Antoine de Jomini (1779-1869). Ce dernier peut être considéré comme le représentant le plus important de cette analyse en raison de son impact sur la pensée stratégique : sa théorie n'est pas naïvement scientifique (9), mais s'inscrit pourtant dans une optique mécaniciste car elle formule des principes généraux de la stratégie dont l'ignorance ne peut que conduire à la défaite (10); plus exactement, Jomini trouve le principe fondamental de la victoire dans la manœuvre offensive qui porte le gros des forces sur un point décisif. Cette manœuvre doit viser la partie la plus faible de l'adversaire et, principalement, ses lignes intérieures, dont notamment les

(9) C'est le cas par exemple d'Heinrich von Bülow, qui prétendait fonder une théorie scientifico-rationnelle uniquement sur les lignes de ravitaillement : cf. Raymond ARON, *Penser la guerre, Clausewitz. L'âge européen*, Gallimard, Paris, 1976, p. 79. Sur ce point, Jomini fait une distinction importante entre théorie de systèmes, comme chez von Bülow, et théorie de principes : cf. Antoine General Baron DE JOMINI, *Précis de l'Art de la Guerre ou Nouveau Tableau Analytique des Principales Combinaisons de la Stratégie, de la Grande Tactique et de la Politique Militaire*, Librairie pour l'Art Militaire, les Sciences et les Arts, Ch. Tanera Editeur, Paris, 1855, p. 22; cf. aussi son *Traité des Grandes Opérations Militaires ou Histoire Critique des Guerres de Frédéric le Grand*, Librairie Militaire de J. Dumaine, Paris, 1851 (4^e éd.).

(10) Antoine General Baron DE JOMINI, *Précis de l'Art de la Guerre*, op. cit., p. 21 et p. 28.

lignes de communications, de manière à séparer ses forces (11) : c'est donc grâce à ce principe, que chez Jomini, la stratégie acquiert le statut de domaine à part, doté de son propre fonctionnement (12). Cela dit, il faut reconnaître que Jomini n'ignore quand même pas le rôle joué par la politique dans la conduite de la guerre dans son ensemble; toutefois, il l'enferme dans des sphères spécifiques (politique de guerre et politique militaire) et ne lui confère aucune influence sur la stratégie, laquelle, grâce au principe mentionné ci-dessus, est en mesure de fournir une connaissance pratique dans la conduite de la guerre.

D'autres théoriciens peuvent être rattachés au paradigme scientifico-rationnel. C'est notamment le cas de J.F.C. Fuller et de Basil Liddell Hart (13). Ces derniers partent d'une conception de la guerre comme phénomène fondamentalement déterminé par des caractères constants qui peuvent être étudiés à travers la méthode scientifique au sens des sciences naturelles. Leur but est d'arriver à trouver une compréhension trans-historique permettant de prévoir l'évolution de la manière de faire la guerre et, par conséquent, de définir une théorie prescriptive, révélant le secret de la victoire par un emploi proportionné de la force armée (14). Dans la même perspective peuvent encore être appréhendées la théorie de l'*airpower* de Giulio Douhet (1869-1930), du *seapower* d'Alfred Thayer Mahan (1840-1914) et une partie de la pensée sur la dissuasion nucléaire.

En ce qui concerne le paradigme historique, le représentant par excellence en est clairement Carl von Clausewitz. Ce dernier refuse en effet une théorie stratégique scientifique, car celle-ci serait en contradiction avec la nature même de la guerre. Dans sa définition trinitaire (15), la guerre est un phénomène subordonné à la politique et ses trois composantes – violence, hasard, politique –, si elles permettent de la penser, ne suggèrent pour autant aucun mécanisme de la guerre. Comme le montre Alan Beyerchen (16), la guerre est conçue, dans l'œuvre de Clausewitz, comme un phénomène imprévisible, car elle constitue une totalité qui ne peut être réduite à la simple addition des trois composantes reliées entre elles de manière proportionnelle et constante. Les aspects secondaires et les conditions externes (conjoncture politique, culture, société) sont tout aussi importants que les variables strictement militaires (armements, doctrines), et rendent ainsi impossible toute généralisation, simplification et prédiction.

(11) *Ibid.*, pp. 157-158 et p. 197.

(12) Pour Jomini, la stratégie se définit comme « *l'art de diriger les masses sur le théâtre de la guerre* », *ibid.*, pp. 36-37.

(13) J.F.C. FULLER, *The Foundations of the Science of War*, Hutchinson & Co., Londres, 1926. 335 p.; Basil H. LIDDELL HART, *The Revolution in Warfare*, Faber and Faber, Londres, 1946.

(14) Jay LUYAAS, « Clausewitz, Fuller and Liddell Hart », in Michael Handel (dir.), *Clausewitz and Modern Strategy*, Frank Cass, 1986, Londres, pp. 197-212 et notamment p. 198.

(15) Carl von CLAUSEWITZ, *De la Guerre*, Les Editions de Minuit, Paris, 1955, 755 pages et notamment p. 69.

(16) Alan BEYERCHEN/Carl von CLAUSEWITZ, « Nonlinearity, and the Unpredictability of War », *International Security*, vol. 17, n° 3, hiver 1992-1993, pp. 59-90 et notamment p. 87.

Beyerchen souligne notamment trois aspects qui jouent un rôle-clé : premièrement, la guerre est un « *phénomène interactionnel* », c'est-à-dire une confrontation entre forces vives, dont il est impossible de prévoir les intentions et les réactions (17); deuxièmement, la guerre se caractérise par la « *friction* », qui se définit en termes aussi bien d'usure physique et morale, que de difficultés à posséder une connaissance certaine de la guerre (« *brouillard* »); enfin, le troisième aspect réside dans le rôle joué par le « *hasard* », car le chef militaire ne peut décider que sur la base de probabilités.

Malgré ce scepticisme, il faut toutefois noter que Clausewitz formule bien une théorie stratégique, mais de nature différente de celle de Jomini. Sa théorie se limite à la définition abstraite de la guerre (guerre absolue) et a une valeur uniquement conceptuelle, c'est-à-dire qu'elle aide à former le jugement stratégique en montrant la logique de la guerre (montée aux extrêmes), mais ne fournit aucune réponse, car elle fait abstraction de toutes les spécificités de la guerre réelle (18). Autrement dit, la théorie clausewitzienne se rapproche du modèle idéal-typique de Max Weber et du néo-kantisme, par la reconnaissance d'une disjonction indépassable entre pensée et réalité (19) : le concept guide la pensée dans l'étude de la réalité, mais ne l'épuise jamais et, surtout, ne constitue pas une synthèse (20). Par conséquent, dans la réalité, guerre et stratégie ne constituent pas un système clos et ne peuvent être saisies qu'en prenant en considération des facteurs externes historiquement indéterminés, dont notamment les buts politiques.

La RMA n'est certes pas une théorie unique et homogène, mais, au-delà de la diversité de ses formulations, on peut utilement dégager ses fondements et sa logique internes, à la lumière du paradigme scientifico-rationnel tel qu'il a été défini ci-dessus.

La guerre à l'âge de l'information

Le premier trait commun aux promoteurs de la RMA consiste dans une vision déterministe de l'histoire, qui explique le changement de la guerre par le mécanisme du développement technologique. Sur ce point, la thèse de la RMA se rattache fondamentalement à la théorie d'Alvin et d'Heidi Toffler, qui voient l'histoire en trois vagues (agraire, industrielle, post-industrielle ou dite « de l'information ») (21), dont la succession est présentée en termes de transformation de la technologie et du type d'organisation appliquée à la production : d'après les Toffler, depuis les années 1950, on assiste à la

(17) *Ibid.*, pp. 73-75.

(18) Raymond ARON, *Penser la guerre, Clausewitz. L'âge européen*, op. cit., p. 358.

(19) Christian MALISSE, « Critique de la raison stratégique à la lumière de Clausewitz », *Stratégie*, n° 62, 1996, pp. 81-94.

(20) Raymond ARON, *Penser la guerre, Clausewitz. L'âge européen*, op. cit., p. 82 et p. 84; Michael HOWARD, *Clausewitz*, Oxford University Press, Oxford, 1983, 79 pages : cf. notamment p. 34.

(21) Alvin TOFFLER, *The Third Wave*, Collins, Londres, 1980, 544 pages; Alvin et Heidi TOFFLER, *War and Anti-War. Survival et the Dawn of the 21st Century*, Little, Brown and Company, Londres, 1994, 411 pages.

transition vers la vague post-industrielle, laquelle se distingue par la primauté de la connaissance et de la qualité, premièrement dans l'économie, puis dans toutes les composantes d'une société (structures sociales, valeurs, institutions politiques) (22); ainsi, les énergies fossiles, la production de masse, la chaîne de montage, les bureaucraties hiérarchiques de la vague industrielle sont abandonnées pour laisser la place à une société et à un système de production marqués par la décentralisation, la flexibilité et l'horizontalité.

Cette transition se reflète également dans le domaine militaire, où l'information est en passe de devenir l'élément décisif dans l'emploi de la force armée. Plus concrètement, à l'âge de l'information, la guerre est bouleversée par l'apparition d'une nouvelle sphère, le *cyberespace* (23) : celui-ci ne se rajoute pas simplement aux autres dimensions – terre, mer, ciel, espace –, mais transforme la nature entière de la guerre.

D'une part, le *cyberespace* entraîne le passage de la guerre industrielle, fondée sur l'affrontement de masse et la quantité de feu (*force on force*), à la guerre *hide and seek*; dans cette nouvelle guerre, appelée *cyberwar*, l'enjeu principal est désormais l'acquisition, la distribution de l'information, ainsi que le brouillage de l'appareil ennemi destiné à la connaissance du champ de bataille; ce changement se traduit par la perte d'importance, voire l'abandon des plates-formes traditionnelles comme le char, l'avion de combat et le porte-avions, trop visibles et donc trop vulnérables, et par l'introduction d'armements qui nécessiteront de moins en moins la présence humaine parce que guidés à distance (*standoff war*). D'autre part, le *cyberespace* produit un autre type de guerre : l'*Information Warfare* (24) (ou *netwar*), qui se définit comme une attaque électronique des structures informatiques essentielles ou vitales de l'adversaire, aussi bien civiles que militaires. Ce type de guerre peut être parallèle à la *cyberwar* et, en ce sens, représente l'équivalent de ce qu'était le bombardement stratégique de l'âge industriel (*Strategic Information Warfare*). Toutefois, l'*Information Warfare* peut également être utilisé de manière spécifique, comme une forme de conflit à faible intensité ou d'action subversive et, pour cette raison, il brouille la distinction entre guerre et paix.

La doctrine du Silver Bullet

Le deuxième trait commun aux promoteurs de la RMA se trouve dans l'idée selon laquelle l'âge de l'information conduit à une profonde rationalisation de la guerre et à la désuétude de l'emploi extensif de la destruc-

(22) Alvin TOFFLER, *The Third Wave*, *op. cit.*, p. 30.

(23) David J. LONSDALE, « Information Power : Strategy, Geopolitics, and the Fifth Dimension », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 22, n° 2-3, 1999, pp. 139-140.

(24) Martin C. LIBICKI, « Information War, Information Peace », *Journal of International Affairs*, vol. 51, n° 2, printemps 1998, pp. 411-428 et notamment p. 411.

tion (25). Cette transformation se concrétise par le déclin de la structure *platform centric* et par l'adoption du principe de forces *network centric*. Celui-ci consiste dans la diminution des effectifs et, notamment, des troupes combattantes. L'information prolonge ainsi la tendance historique à la baisse des effectifs, produite par le développement de la puissance des armes (26). La réduction de la taille des armées s'accompagne de l'abandon des grandes unités – surtout corps d'armées et division – et de la création d'unités plus petites et flexibles – brigades ou régiments – pouvant être assemblées de manière spécifique selon les situations. Enfin, la RMA conduit à une interopérabilité (*jointness*) accrue entre terre, mer, air, espace et cyberspace, c'est-à-dire à une intégration de toutes les dimensions dans un seul « théâtre global » (27), qui rend désuètes les distinctions classiques entre niveau tactique, opérationnel et stratégique.

Ces transformations de l'appareil militaire reflètent l'adoption d'une nouvelle doctrine stratégique, qui correspond essentiellement au « *system of systems* » (28) de l'amiral Owens, et qui se compose de trois éléments-clés :

1. La « surveillance », grâce non seulement aux satellites, mais aussi aux drones et aux senseurs : elle permet d'acquérir une connaissance presque complète et immédiate de ce qui se passe sur le champ de bataille. Les partisans de la RMA parlent de « *Dominant Battlespace Knowledge* » (DBK), c'est-à-dire de la possibilité de connaître la disposition, la position et l'orientation des forces adverses (29) et, de cette manière, de posséder une maîtrise du conflit décisive pour la victoire. La technologie rendra donc possible le franchissement du problème éternel de l'imprévisibilité du combat que la stratégie, depuis Clausewitz, résume avec les termes de « *friction* » et « *brouillard* ».

2. La mise en place d'un « réseau électronique » liant le C4 (commandement, contrôle, communication et computer) avec le ISR (intelligence, surveillance et reconnaissance). Martin Libicki parle d'un « *Global CAISR* » (ou Grid), qui relie électroniquement tous les combattants, et leur permet d'échanger l'information en temps réel et d'agir conjointement (30).

3. L'adoption de « munitions de précision » à longue portée : celles-ci permettent de limiter l'engagement direct grâce aux frappes à distance ; elles

(25) John ARQUILLA/David RONFELDT, « Cyberwar is coming », in John ARQUILLA/David RONFELDT (dir.), *Athena's Camp. Preparing for Conflict in the Information Age*, Rand Corporation, Santa Monica, 1997, pp. 23-60 et notamment p. 27. Cf. aussi <http://www.rand.org/publications/MR/MR880>.

(26) Laurent MURAWIEC, *La guerre au XXI^e siècle*, Editions Odile Jacob, Paris, 2000, 297 pages : cf. notamment p. 76.

(27) Bruno TERTRAIS, « Faut-il croire à la révolution dans les affaires militaires ? », *Politique étrangère*, n° 3, 1998, pp. 611-629 et notamment p. 619.

(28) William A. OWENS, « The emerging system of systems », *Naval Institute Proceedings*, mai 1995, pp. 35-39.

(29) Martin C. LIBICKI, « DBK and its Consequences », in Martin C. LIBICKI/Stuart JOHNSON, *Dominant Battlespace Knowledge*, National Defense University Press Book, Washington DC, 1995, p. 1. Cf. <http://www.ndu.edu/inss/books/dbk/dbkch03.html>.

(30) Martin C. LIBICKI, « Illuminating Tomorrow's War », *McNair Papers*, Institute for National Strategic Studies, National Defense University, Washington DC, n° 61, novembre 1999, p. 1. Cf. <http://www.ndu.edu/inss/macnair/mcnair61/m61cont.html>.

ouvrent la possibilité d'adapter de manière plus fidèle et efficace l'action aux flux des informations, car il ne sera plus nécessaire d'envoyer sur place des forces quantitativement importantes et d'engager une lourde logistique.

Cette théorie-doctrine prône la possibilité de guerres limitées et de victoires presque immédiates à partir du présupposé selon lequel les nouvelles technologies assurent un progrès décisif dans la maîtrise de l'emploi de la force armée, maîtrise qui se concrétise aussi bien par la réalisation d'une guerre chirurgicale (31), que par la négation du combat conventionnel à travers la destruction du système de communication de l'adversaire et donc son aveuglement. En dernière analyse, la doctrine du système des systèmes traduit l'idéal du *Silver Bullet*, sur la base du développement des technologies de l'information.

LIMITES ET ILLUSIONS DE LA RMA

La minutie de l'analyse technique des partisans de la RMA ne manque certainement pas de mettre en évidence les innombrables conséquences tactiques et opérationnelles suscitées par le progrès technologique. Pourtant, cette analyse donne une vision simplifiée et idéalisée de la RMA et de nombreuses questions, aussi bien théoriques qu'empiriques, restent encore ouvertes. À notre avis, le paradigme historique se révèle nécessaire pour saisir certaines implications et limites de la RMA, car il introduit la dimension politique et garde ouverte la question du changement de la nature de la guerre.

Le brouillard, un phénix dans la stratégie

La vision de la guerre au cœur de la RMA est fondamentalement opposée à la conception clausewitzienne. Certes, les promoteurs de la RMA qui annoncent la disparition complète de la « *friction* » et du « *brouillard* » sont peu nombreux, mais tous présupposent néanmoins la capacité de maîtriser ces deux phénomènes, cela, grâce aux nouvelles technologies. Evidemment, il serait absurde de nier l'impact du progrès technologique. Pourtant, il est pertinent de mettre en question le caractère révolutionnaire des changements produits par la RMA, car le « *brouillard* » et la « *friction* » sont liés à des dimensions que la technologie n'est pas en mesure d'effacer.

Plus concrètement, la thèse de la RMA fait largement abstraction de la dimension humaine et interactionnelle de la guerre. Ses promoteurs ignorent le hasard produit par les limites physiques et psychiques et également le fait que la « *friction* » et le « *brouillard* » agissent tant entre les belligérants qu'à l'intérieur des forces armées de chaque partie. Or, dans une optique clause-

(31) Cela est illustré par le nouveau dicton : « [...] *what can be seen on modern battlefield can be hit, and what can be hit will be destroyed* », in Eliot A. COHEN, « A Revolution in Warfare », *op. cit.*, p. 44.

witzienne, un regard plus critique s'impose. En effet, la technologie de la RMA peut être aussi une source de « *brouillard* » par l'excès d'information qu'elle produit, et par sa capacité de diffuser sur tout le théâtre opérationnel des informations erronées introduites à un point particulier de ce dernier. La pertinence de cette hypothèse est appuyée par le fait qu'un des mérites de la RMA serait le rapprochement de la prise de décision vers les échelons plus proches au champ de bataille, exactement là où la dégradation des capacités physiques et psychiques est la plus forte. De plus, les promoteurs commettent la faute de confondre information et connaissance. Cette dernière ne se résume nullement à la simple accumulation de données, mais consiste dans la capacité de reconnaître ce qui est essentiel, afin de reconstituer un tableau compréhensible de la réalité. Autrement dit, une véritable connaissance stratégique se fonde sur la saisie des finalités politiques de l'adversaire et va bien au-delà de la simple information en temps réel (DBK) de ce qui se passe sur le champ de bataille.

Une autre illusion de la RMA consiste à croire que l'information peut se traduire immédiatement en action militaire. Ce présupposé néglige le temps que la politique impose afin de construire un consensus et de donner à l'emploi de la force une légitimité politique aussi bien interne qu'internationale. Cette influence de la politique est aujourd'hui encore plus importante en raison de la nature non conventionnelle de la plupart des guerres contemporaines et de l'engagement des armées dans des tâches autres que la guerre (maintien de la paix, interventions humanitaires, lutte contre le terrorisme, etc.). De manière générale, nous constatons que la RMA se fonde sur une conception qui ne correspond pas à la plupart des conflits contemporains (32) : des conflits toujours *manpower-intensive* dans lesquels le « *brouillard* » et la distance entre information et connaissance réelle s'accroissent, car les distinctions classiques entre interne-externe, civil-militaire, défense-attaque tendent à s'estomper (33).

L'existence illusoire de la RMA

Les promoteurs de la RMA font souvent référence à la guerre du Golfe comme à un tournant dans la conduite de la guerre, cela en raison de l'utilisation, pour la première fois de manière large, des nouvelles technologies de l'information et des communications : la guerre du Golfe serait ainsi la première concrétisation de cette révolution en cours dans les affaires militaires. L'intervention militaire de l'OTAN au Kosovo est quant à elle présentée comme une deuxième étape dans ce processus de transformation de la guerre par l'application des nouvelles technologies, avec des avancées signi-

(32) En 1998 le SIPRI a enregistré 27 conflits, dont seulement 2 opposaient des Etats : cf. SIPRI, *SIPRI Year Book 1999*, Oxford University Press, Oxford, 1999, 772 pages, et notamment p. 7.

(33) Lawrence FREEDMAN, « The Revolution in Strategic Affairs », *op. cit.*, pp. 42-44 et pp. 47-48.

ficatives, d'une part dans la recherche, le traitement et la transmission des informations et, d'autre part, dans la précision des frappes.

Si l'on ne peut nier la présence, lors de la guerre du Golfe et lors du conflit du Kosovo, de certaines des technologies qui sont au cœur de la RMA, on doit clairement contester les affirmations selon lesquelles ces technologies auraient joué un rôle central dans ces deux conflits et y auraient fait preuve d'une efficacité décisive. Une analyse attentive de ces deux conflits montre en effet que c'est plutôt le contraire qui s'est produit.

Pour ce qui est tout d'abord de la guerre du Golfe, on reconnaît aujourd'hui que les nouveaux types d'armement utilisés lors de ce conflit n'ont pas joué le rôle décisif que les apôtres de la RMA ont cherché à leur attribuer dans la victoire sur l'Iraq. Au contraire, on sait aujourd'hui que ces armes fondées sur les nouvelles technologies (bombes intelligentes, avions furtifs, etc.) se sont révélées peu efficaces, ainsi que l'a reconnu elle-même l'administration américaine dans un rapport du General Accounting Office (34). En outre, ainsi que l'a montré Barry Watts, « *friction* » et « *brouillard* » n'ont pas manqué de se manifester lors de ce conflit. Incertitude et hasard ont affecté la performance de l'alliance guidée par les Américains et sont à l'origine d'échecs comme la destruction manquée de la Garde Républicaine de Saddam Hussein (35).

Quant au conflit du Kosovo, la réalité est assez éloignée de l'affirmation, souvent faite par des dirigeants militaires américains, selon laquelle les nouvelles technologies qui sont au cœur de la RMA auraient permis à l'OTAN de conduire la campagne de bombardements la plus précise de l'histoire. Bien au contraire, ces technologies ont vite montré leurs limites en efficacité face aux conditions météorologiques souvent difficiles et aux menaces que représentaient pour les forces de l'OTAN les systèmes de défense anti-aériens yougoslaves, ce qui a en fait interdit aux avions de l'OTAN d'opérer à basse altitude.

En outre, comme le relève avec raison Timothy L. Thomas, « *en dépit de la supériorité quasi totale de l'OTAN en matière d'information, sa connaissance de la situation sur le champ de bataille a été manipulée par les forces armées serbes plus souvent que l'on aurait pu s'y attendre. Lorsque les interprètes, humains et informatiques, des données recueillies par les services de renseignement ont été dupés, cela a conduit à gaspiller des munitions sur des leurres ou sur de mauvaises cibles et cela a induit de mauvaises évaluations de*

(34) *Operation Desert Storm. Evaluation of the Air Campaign*, United States General Accounting Office, Report to the Ranking Minority Member, Committee on Commerce, House of Representatives, Washington DC, juin 1997 (GAO/NSIAD-97-134).

(35) Barry D. WATTS, « Clausewitzian Friction and Future War », *MacNair Paper*, Washington DC, Institute for National Strategic Studies, National Defence University, n° 52, octobre 1996, p. 31.

la situation réelle au sol. Cela a également affecté des missions essentielles, ainsi que les évaluations des dommages causés » (36).

Il faut aujourd'hui se rendre à l'évidence : « les merveilles » que nous annoncent les promoteurs de la RMA, soit sont encore à l'état de projet, soit existent déjà, mais sont loin, quoi qu'il en soit, d'avoir fait preuve d'efficacité (37). C'est d'ailleurs pourquoi, au-delà des affirmations péremptoires relatives à la présence de la RMA dans les conflits actuels (guerre du Golfe et Kosovo), affirmations qui relèvent plus de la propagande que d'une évaluation sérieuse, les analyses portant sur la RMA et sur les conséquences que les nouvelles technologies auront sur la stratégie et la défense, se fixent la plupart du temps la période 2010-2020 comme horizon. Ce n'est ainsi, nous dit-on, que d'ici dix à vingt ans, que les Etats-Unis auront mis en service les instruments technologiques leur assurant un DBK et leur permettant ainsi de voir et de frapper l'ennemi où qu'il se trouve. Mais il s'agit-là d'affirmations dont la réalisation effective est encore chargée de bien des incertitudes. Par ailleurs, comme le rappelle Thomas R. McCabe, « *même si les technologies de la RMA arrivent à maturation, elles ne fonctionneront pas nécessairement comme prévu, un risque qui est renforcé par la possibilité de dangereusement sous-estimer la capacité d'un habile ennemi à mettre du sable dans les rouages. La RMA peut par conséquent produire des instruments de guerre certes extrêmement puissants mais fragiles, instruments qui ne fonctionneront vraisemblablement pas au moment où on en aura le plus besoin* » (38).

La RMA s'annonce plus comme une évolution que comme une révolution

L'histoire militaire nous offre de nombreux exemples d'importants changements, qualifiés par certains analystes de révolution dans les affaires militaires (39). Il n'est toutefois pas facile de fixer la frontière entre ce qui constitue une véritable révolution dans les affaires militaires et ce qui n'est qu'une simple évolution. Cette tâche est encore plus ardue lorsqu'il s'agit d'un processus en cours, car on manque du recul nécessaire pour évaluer la portée réelle des changements technologiques ou stratégiques qui sont en train de se produire. La révolution annoncée actuellement par les stratèges américains n'échappe pas à cette règle.

Bien qu'il soit aujourd'hui encore trop tôt pour pouvoir trancher de manière définitive entre la nature évolutive ou le caractère révolutionnaire

(36) Timothy L. THOMAS, « Kosovo and the Current Myth of Information Superiority », *Parameters*, printemps 2000, p. 13.

(37) Cf. à ce sujet les remarques de Michael E. O'HANLON, « Beware the 'RMA'nia! », texte présenté à la National Defence University, le 8 septembre 1998, Washington DC, The Brookings Institution, *Foreign Policy Studies*, 1998, p. 3.

(38) Thomas R. McCABE, « The Counterrevolution in Military Affairs », *Air Chronicles*, Maxwell AFB, Air University, Alabama, 1999, p. 6.

(39) Williamson MURRAY, « Thinking About Revolutions in Military Affairs », *Joint Forces Quarterly*, été 1997, pp. 69-76, p. 70.

des processus qui sont au cœur de la RMA qui nous est aujourd'hui annoncée, on ne doit pas perdre de vue que ce qui importe ici, ce n'est pas le caractère révolutionnaire ou non des technologies elles-mêmes mais les conséquences qu'elles sont susceptibles d'avoir sur la nature même de la guerre. On peut en effet être en présence d'une révolution dans les technologies militaires sans que soit remise en question la guerre elle-même dans ses aspects jusqu'à nos jours déterminants. C'est bien ce qui se passe avec la RMA actuelle, ainsi que nous allons le montrer.

Pour les promoteurs de la RMA ainsi que pour de très nombreux analystes, la révolution en cours serait en passe d'introduire des changements qualitatifs dans la nature même de la guerre. Ces changements qualitatifs seraient d'autant plus importants que la RMA ne se limite pas au recours à de nouvelles armes et technologies, mais qu'elle couvre aussi le champ de l'organisation militaire et de la doctrine, car, pour utiliser avec efficacité ces nouvelles armes et technologies, il faut les intégrer dans une nouvelle organisation militaire et une nouvelle doctrine militaire (40).

On est là toutefois en présence d'une vision qui procède d'un optimisme tel qu'il confine à la naïveté. En effet, comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus, le développement des technologies au cœur de la RMA est encore chargé de lourdes incertitudes et leur réelle efficacité est sérieusement sujette à caution. En outre, on doit mettre en question le déterminisme technologique des tenants de la RMA qui tendent à considérer que les bouleversements en cours dans les technologies de l'information vont avoir des conséquences telles que l'information deviendra l'élément déterminant, voire unique de la guerre. On peut se demander si, en raison de leur déterminisme technologique, les promoteurs de la RMA ne cèdent pas au chant de sirène du modernisme, en s'inscrivant ainsi dans un courant de pensée déjà ancien, considérant que les transformations technologiques déterminent inévitablement d'importantes transformations politiques et sociales.

Ce courant de pensée était déjà très présent au début du XX^e siècle dans certains discours annonçant l'obsolescence de la guerre en raison de la croissance de l'interdépendance économique et technologique. On le retrouvera ensuite dans les années quarante et cinquante dans la pensée fonctionnaliste et il sera également très présent dès la fin des années soixante au cœur du paradigme transnational et de l'interdépendance mettant en question la vision réaliste des relations internationales. Enfin, on le retrouve aujourd'hui dans les travaux des politologues, sociologues et prospectivistes qui considèrent que la révolution de l'information et le processus de globalisation portent atteinte au pouvoir étatique et sont en passe de susciter l'émergence de nouvelles identités et loyautés et de nouvelles hiérarchies dans nos sociétés contemporaines.

(40) Cf. par exemple William A. OWENS, « Revolutionizing Warfare », *Blueprint : Ideas for a New Century*, hiver 2000, <http://www.dlc.org/blueprint/winter2000/owens.html>.

Certes, le développement rapide des technologies de l'information ne peut manquer d'avoir des conséquences sur la sphère stratégique et sur la géopolitique, que ce soit au niveau de la *cyberwar* ou au niveau de la *netwar*. Il faut toutefois éviter de tomber dans un déterminisme technologique consistant à surestimer l'importance des conséquences que peut avoir dans le domaine stratégique le développement des technologies de l'information, et à considérer que la guerre cessera ainsi d'être un affrontement physique de forces. C'est, comme nous l'avons relevé ci-dessus, notamment le cas de la vision déterministe extrémiste développée par Alvin et Heidi Toffler. Comme le relève assez justement David Lonsdale, tout en reconnaissant les effets du développement des technologies de l'information, « *ce serait une erreur de négliger le fait que la géographie physique et les forces militaires opérant dans l'environnement physique traditionnel demeurent importantes. (...) Ce serait une erreur d'accorder à l'information une importance supérieure à celle des autres instruments du pouvoir. D'une manière générale, les Etats fonderont leur pouvoir sur toutes les dimensions de la stratégie, cela en fonction de leur situation particulière et des circonstances du moment* » (41).

Dans le même sens, Keohane et Nye relèvent que « *les prophètes d'un nouveau cyberworld (...) ignorent souvent à quel point le nouveau monde repose sur le monde traditionnel dans lequel le pouvoir dépend d'institutions fondées sur la géographie* » (42). En suivant Laurence Freedman, on peut affirmer que « *nous devons encore clairement dire que la révolution de l'information n'offre pas la perspective d'une guerre virtuelle, en créant une situation dans laquelle seule l'information compte à tel point que toutes les dimensions de la lutte se réduisent à l'information. Le territoire, la prospérité, l'identité, l'ordre, les valeurs, tout cela a encore de l'importance et constitue, en dernier recours, les éléments-clefs du succès dans la guerre. La guerre n'est pas une chose virtuelle, un jeu auquel on pourrait se livrer sur des écrans. Elle est une réalité intensivement physique. C'est pourquoi elle tend à la violence et à la destruction. Les technologies de l'information peuvent aider à limiter cette tendance, mais elles ne peuvent jamais l'éliminer* » (43).

Rien ne permet donc aujourd'hui d'affirmer que la définition de Clausewitz selon laquelle « *la guerre comme acte destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté* » est en passe de perdre sa validité. On peut, avec Williamson Murray, considérer que « *la friction, associée au brouillard, à l'ambiguïté, à la chance et à l'incertitude, dominera le champ de bataille de l'avenir, comme cela a été le cas dans le passé* » (44), et donc avancer que la nature de la guerre, telle que l'a magistralement définie Clausewitz, n'est pas remise en question par la RMA annoncée.

(41) *Ibid.*, p. 155.

(42) « Power and Interdependence in the Information Age », *Foreign Affairs*, vol. 77, n° 5, 1998, p. 82.

(43) Lawrence FREEDMAN, « Information Warfare : Will Battle Ever be Joint? », papier présenté au Launch of ICSA, le 14 octobre 1996.

(44) Williamson MURRAY, « Thinking About Revolutions in Military Affairs », *op. cit.*, p. 110.

Comme cela a déjà été le cas pour toutes les révolutions dans les affaires militaires qui ont eu lieu depuis l'Antiquité, la RMA annoncée apportera des changements dans la manière de conduire la guerre plutôt que dans la nature même de la guerre. L'importance de ces changements dans la manière de faire la guerre doit elle-même être relativisée car, de toute évidence, les technologies et les doctrines au cœur de la RMA ne pourront s'appliquer qu'à un nombre limité de conflits. Les hautes technologies de l'information et de la communication au cœur de la RMA, notamment les capteurs (*sensors*) et les armes sophistiquées annoncées par la RMA risquent fort de se montrer d'une efficacité très faible, voire nulle, dans de nombreuses situations conflictuelles.

Ce sera le cas notamment face à des adversaires utilisant des moyens et des méthodes de combat « arriérés » ou pour le moins traditionnels, c'est-à-dire ne dépendant que peu des technologies de l'information pour leurs opérations. On a tout lieu de penser qu'il en sera ainsi lorsqu'il s'agira de détecter des armes légères ou des ennemis noyés dans une population civile, particulièrement en milieu urbain. Or, comme le rappelle avec raison Michael O'Hanlon, « *ces types de combats d'infanterie et en milieu urbain, sont peut-être les formes de guerre les plus probables auxquelles les Etats-Unis seront confrontés dans les années à venir* » (45). En effet, les tenants de la RMA semblent oublier que la plupart des situations de crise et de conflit ne seront pas du type de la guerre informationnelle qu'ils annoncent, mais relèveront bien plutôt de la catégorie des violences intra-étatiques (guerres civiles, violences ethniques) ou du terrorisme. C'est ce que rappelle d'ailleurs avec pertinence Warren Cladwell, pour lequel les situations conflictuelles les plus probables à l'avenir seront du type Haïti, Somalie ou Tchétchénie (46).

Un autre facteur doit également être pris en considération dans la mise en question de la thèse selon laquelle la RMA va changer la nature de la guerre. Le discours actuel sur la RMA est fondé sur l'hypothèse d'une capacité des Etats-Unis à maintenir à l'avenir leur importante avance dans le domaine des technologies de l'information et de la communication qui sont au cœur de la RMA. Forts d'une telle domination, les Etats-Unis seraient en mesure de tirer tout le parti possible de ces technologies et de supprimer, en partie au moins, le « brouillard » et la « *friction* » propres à la guerre : ils pourraient en effet conduire la guerre à distance, largement sans risques, et sans avoir recours à des troupes au sol ; ils pourraient même empêcher un conflit violent d'éclater en paralysant ou aveuglant l'adversaire et en lui enlevant ainsi toute capacité à engager les hostilités.

On peut toutefois douter que les Etats-Unis soient en mesure de maintenir longtemps leur écrasante avance dans les technologies qui fondent la

(45) Michael E. O'HANLON, « Beware the RMA'nia », *op. cit.*, pp. 3-4.

(46) Warren CALDWELL, « Promises, Promises », *Naval Institute Proceedings*, vol. 122, n° 1, janvier 1996, pp. 45-57.

RMA. Cette avance même ne peut que susciter une dynamique de nouveaux développements technologiques chez les autres acteurs internationaux, permettant soit d'acquérir les mêmes technologies, soit d'y trouver certaines parades (contre-mesures). Comme le rappellent avec pertinence Ryan Henry et Edward Peartree, « *les nouvelles technologies émergent soit pour exploiter soit pour compenser des faiblesses dans les technologies existantes. En inventant une théorie de la guerre de l'information, on risque d'être victime du type d'erreur que Douet a commise. Incapable de discerner l'avenir, il a imaginé un futur fondé sur des projections linéaires des technologies existantes. Ne pouvant ou ne voulant pas imaginer des défenses anti-aériennes, ou les limitations du bombardement stratégique face à un adversaire déterminé, il a seulement offert une vision ancienne d'une force aérienne, conduisant impunément des opérations contre des citoyens sans défense et frappés par la terreur* » (47).

Ce processus de diffusion des technologies au cœur de la RMA est d'autant plus probable que ces technologies ne sont pas pour l'essentiel issues d'un processus de développement pris en charge par le secteur militaire. Bien au contraire, la plupart d'entre elles proviennent de la recherche civile pour être adaptées ensuite au secteur militaire et sont donc facilement accessibles (48). Comme le relève Frank Fernandez, « *l'explosion des technologies commerciales dans les domaines de l'information, du transport et de la biologie ont fait du Département de la défense un suiveur du marché, alors que, dans le passé, il était le leader de la technologie mondiale* » (49). Les technologies de l'information et de la communication sont au cœur du processus de globalisation, processus dont la RMA est en quelque sorte dépendante (50). Cette dépendance ne se limite d'ailleurs pas aux technologies elles-mêmes, mais porte également sur les formes d'organisation. A cet égard, il est en effet égard frappant de constater que certains concepts stratégiques de la RMA sont directement issus de la logique économique propre à la globalisation, comme c'est le cas par exemple du concept de « *just-in-time warfare* » (51).

(47) Ryan HENRY/Edward PEARTREE, « Military Theory and Information Warfare », *Parameters*, automne 1998, pp. 121-135, pp. 131-132.

(48) Cf. à ce sujet les remarques de John J. PATRICK, *Reflections on the Revolution in Military Affairs, The Project on Defence Alternatives*, The Commonwealth Institute, Cambridge Mass., octobre 1994, p. 3.

(49) Frank FERNANDEZ, *Statement before the Subcommittee on Emerging Threats and Capabilities Committee on Armed Services*, United States Senate, 20 avril 1999, p. 2.

(50) Sur cette dépendance du paradigme de la RMA à l'égard de la globalisation, cf. les remarques de Lawrence FREEDMAN, « Moral and Material Grounds Will Mark the Front Lines of the Future », *Jane's Intelligence Review*, janvier 2000, pp. 45-49.

(51) Cf. à ce sujet James HAZLETT, « Just-in-time warfare », in Martin C. LIBICKI/Stuart JOHNSON, *Dominant Battlespace Knowledge*, op. cit., ch. 8.

CONCLUSION

La RMA est un concept ambitieux qui veut rendre compte de changements profonds bien au-delà de la sphère strictement militaire. En suivant ses promoteurs, c'est la nature de la guerre en tant que telle qui est bouleversée par la technologie de l'information. D'après nous, cette perspective n'est pas complètement satisfaisante car elle ne distingue pas la guerre de la forme qu'elle peut prendre historiquement.

Les promoteurs de la RMA ont le mérite de mettre en évidence l'innovation dans les moyens (*Cyber-war*, *net-war*, *standoff-war*), mais ils ne donnent aucun élément pour penser la guerre en tant que telle. Clausewitz, par sa définition trinitaire, fournit une piste de réflexion qui se révèle toujours fructueuse. Evidemment, il ne s'agit pas de négliger certains aspects sûrement désuets dans ses écrits, dont notamment sa vision stato-centrique. Toutefois, nous avons montré que certains concepts clausewitziens (« *brouillard* », « *friction* », « *dimension interactionnelle et humaine* ») conservent leur validité car ils rendent compte de phénomènes résistants au progrès technologique.

En conclusion, par cette analyse, nous avons voulu contribuer à la compréhension de la RMA et de ses limites, par l'élargissement du débat théorique et, surtout, par l'introduction de la dimension paradigmatique. Cette dernière présente à notre avis un double intérêt. D'une part, elle permet de replacer la RMA dans un contexte plus large de la pensée stratégique et, en particulier, de relever la place importante de Jomini. D'autre part, à travers ce dernier et son influence sur la pensée stratégique aux Etats-Unis (52), le concept de « paradigme scientifico-rationnel » contribue à préciser la culture stratégique (53) de ce pays et à saisir l'origine essentiellement américaine de la RMA. En dernière analyse, notre étude cherche à montrer que la question de la RMA ne peut pas être complètement comprise simplement en termes de progrès technologiques comme veulent nous le faire croire ses promoteurs : elle doit également être appréhendée en termes de perspectives théoriques.

(52) Bruno COLSON, *La Culture stratégique américaine : l'influence de Jomini*, Fondation pour les études de défense nationale, Paris, 1993, 330 pages.

(53) Colin S. GRAY, « Strategy in the nuclear age : the United States, 1945-1991 », in Williamson MURRAY/Macgregor KNOX/Alvin BERNSTEIN, *The Making of strategy*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995, pp. 579-613 et notamment p. 588.